

L'amour qui tue

Luz Marina a reçu du gaz lacrymogène dans les yeux. Susana s'est fait couper les mains. Brenda a été tuée. Jusqu'à présent, en 2009 douze femmes ont été tuées par leur conjoints. Des histoires d'amour qui se sont terminées en histoires de crimes et de violence.

Dora Luz Romero

magazine@laprensa.com.ni

Elle ouvrit les yeux. Son corps meurtri la faisait encore souffrir et elle ne pouvait pas bouger. Susana Zamora, 25 ans, ne savait pas vraiment où elle était ce jour de décembre 1997 (elle ne précise pas la date exacte) alors qu'elle était allongée dans un lit de l'hôpital Sequeira Ernesto Blanco de Bluefields. Impossible de se souvenir comment elle était arrivée là de son village natal El Tortuguero dans la région de Lajero. Mais quand elle bougea et regarda ses bras, elle commença à se souvenir de ce qu'il s'était passé. C'était comme se repasser le film de sa vie à l'envers. Un film triste, cruel et violent. Elle ne pu supporter les souvenirs et éclata en sanglots, pleine d'impuissance et de résignation.

En bougeant ses bras, Susana eu l'impression que ses mains étaient encore là, mais c'était juste un réflexe. Il y a quelques jours, son partenaire, Jose Tomas Diaz, a pris une machette et lui a coupé les deux mains. « La jalousie », dit-elle. C'est ainsi qu'elle s'est retrouvée dans cette chambre de l'Hôpital de Bluefields. Au Nicaragua le nombre de femmes assassinées par leurs partenaires augmente chaque année. Il y a déjà eu été douze victimes cette année. Certaines, comme, Susana parviennent à échapper à la mort, d'autres comme Brenda et Luz Marina Ruiz Castillo, font augmenter le nombre de victimes. Ce ne sont pas des tueurs en série ou des fous ou maniaques anonymes. Ce sont les petits amis, les maris, qui détruisent les vies de ces femmes. Ils disent que c'est à cause de la jalousie ou de la colère, le complexe de supériorité, n'importe quoi. pour une raison quelconque, le fait est que, quand le soleil se couche et que la nuit tombe, de nombreuses femmes vont se coucher sans se rendre compte qu'elle dorment avec l'ennemi.

En 2005 Susana rencontra José Tomás Díaz, un homme d'une quarantaine d'années gras et très sérieux. Parfois, il la saluait en passant devant sa maison dans la région de El Lajero. Elle avait vingt ans de moins, elle le saluait en retour avec enthousiasme et avec un petit sourire narquois. A cette époque, Susana avait deux enfants de pères différents : David Espinoza, 6 ans, et Darwin Granja, 2 ans. Elle a quitté le père de son premier fils parce que sa famille «ne l'aimait pas » et le père de son deuxième fils l'a quittée pour une autre femme. «Je ne voulais plus rien avoir à faire avec des hommes », dit Susana très doucement, presque à voix basse. Mais alors, José Tomás est apparu. Il était travailleur et affectueux et en voyant tant de qualités en lui, elle a décidé de redonner donner une chance à l'amour. «Je m'étais jurée de ne plus jamais tomber amoureuse d'un homme jeune». Et quand je l'ai vu, je me suis dit : peut-être que celui-ci m'aimera profondément, il est si vieux», se souvient-elle. Mais elle avait tort. Dès que José Tomás eut emménagé, elle réalisa que tout n'était qu'illusion. «Il n'aimait pas travailler. La seule chose qu'il faisait était de s'allonger dans le hamac. Il traitait très mal ma mère, il a vendu mes terres, ne me laissait jamais sortir et disait que ma fille, Aidalina, n'était pas son enfant.

Susana allait travailler la terre tous les matins. Elle plantait du manioc, des haricots rouges, du malanga. Elle aimait monter à cheval et se sentir libre, parce que quand elle rentrait chez elle, elle n'était plus libre du tout. «Je ne pouvais pas discuter avec d'autres femmes, même

dans le couloir, parce qu'il sortait et leur disait aussitôt : Que fais-tu ici avec ma femme? Si vous voulez bavarder, faites-le dans un endroit où je peux vous entendre», raconte-t-elle. Parfois, c'était même pire. «Quand je lui disais que je voulais sortir pour une fête ou même juste une promenade, il me frappait. Comment pouvais-je songer à sortir? Jamais! Il sortait seul et il revenait à l'aube. Parfois il partait plusieurs jours, et personne n'avait rien à dire. Il ne restait que ma vieille mère et moi . Que pouvions-nous faire? Rien », dit-elle.

On parle de cas de femmes battues, violées et tuées tous les jours dans les médias. Les histoires de violence contre les femmes sont si fréquentes qu'elles ne surprennent même plus, sauf si elles sont aussi tragiques que celle de Brenda Castillo, une jeune fille de 25 ans tuée par son ex-petit ami en avril 2008.

Brenda Castillo était sur le point d'obtenir son BA en sciences politiques. Elle était une jeune femme indépendante. Elle vivait seule dans la maison de sa mère dans le quartier de San Sebastian. Sa mère, Tesla Rodríguez avait émigré en Espagne avec le plus jeune frère de Brenda, Oscar.

En dehors de ces études, Brenda travaillait comme représentante des ventes dans la distribution de cartes de crédit. Elle était membre de l'Eglise du Corps du Christ, elle aimait aller au cinéma et elle était experte pour se faire des amis partout où elle allait.

Tout semblait aller bien dans sa vie. Puis, elle a rencontré Urbina Antonio Fonseca, qui devint son petit ami et changea le cours de sa vie.

Les premiers mois de leur relation n'était fait que de romantisme pur. Antonio rendait visite à Brenda chez elle, ils parlaient et sortaient manger. «Elle était amoureuse de lui», se souvient Vilma López, camarade de Brenda. Mais au bout d'un an, les problèmes ont commencé. «Brenda voulait le quitter, nous nous sommes rendues compte qu'il la menaçait », dit Caroline Castillo, la tante de Brenda. Elle se souvient, la voix tremblante et les yeux pleins de larmes, que sa nièce lui avoua plusieurs fois: «Il va me tuer. Je le sais. »

Le temps passait et la relation amoureuse ressemblait de plus en plus à un vague souvenir. Il l'a frappée, l'a menacée et l'a violée en Novembre 2007. Lorsque Brenda a décidé de rompre, la fin a été tragique.

A l'aube du 11 avril 2008, il est venu chez elle complètement ivre et l'a appelée en criant. Ils se sont disputés jusqu'au matin. Vers 7h Brenda a crié à l'aide auprès de sa voisine, María José. Quand des voisins curieux ont réussi à entrer, ils ont vu une scène horrifiante. «Ils étaient tous les deux couverts de sang. Il était assis sur elle et lui tranchait la gorge avec un morceau de verre », explique la tante. Elle était encore consciente quand ils l'ont emmenée à l'hôpital mais ensuite elle a sombré dans le coma et est morte 8 jours plus tard.

La famille et les proches de la victime ont porté plainte et Antonio a été condamné à 16 ans de prison.

Selon le rapport publié par l'Organisation des Nations Unies en décembre dernier, une femme sur trois dans le monde a déjà été battue, sexuellement contrainte ou victime de toute autre forme de maltraitance de la part de son partenaire.

Susana Zamorán était l'une d'entre elle.

Mi Novembre 2007, Susana, son mari et ses trois enfants sont parti rendre visite à sa mère, Mme María Pérez. Quand ils sont arrivés, ils ont trouvé la petite-fille de María âgée de 15 ans, et un vieil ami dans la maison. Ils allaient y rester pour quelques jours. «Quand nous sommes arrivés le 27 Novembre, mon mari s'est mis en colère parce qu'il n'aimait pas le fait qu'il y ait d'autres invités à la maison.», dit Susana.

Ce soir-là les invités ont cuisiné un iguane qu'ils avaient apporté pour le dîner. Le lendemain matin, José Tomás se leva fou en criant. «Il m'a beaucoup hurlé dessus mais je ne répondais pas », déclara-t-elle. Soudain, il s'est approché furieux et lui a dit: «Aujourd'hui vous allez

voir. Vous allez voir qui je suis». Susana a eu peur et n'a pas bougé, blottie contre le mur. José Tomás a ramassé une machette devant les yeux de sa mère et de ses enfants s'est précipité pour la tuer. «Je pensais qu'il allait me couper la tête alors je l'ai recouverte de mes mains», dit Susana.

Personne n'a eu le temps de réagir. Susana est tombée à terre sans ses mains. Son fils s'est enfuit épouvanté, et sa mère, les yeux grands ouverts ne pouvait pas dire un mot. Quand sa voix est finalement revenue, elle a crié, les voisins sont venus et ont emmené Susana à l'hôpital Bluefields. Pendant ce temps, son neveu a suivi José Tomás, machette à la main pendant près de trois heures. Quand il l'a attrapé, il lui a coupé les bras, mais se souvenant que José Tomás l'avait menacé de mort, il l'a tué sans réfléchir et s'est échappé. On dit qu'il a été emprisonné deux mois, puis libéré.

Selon les recherches que l'ONU a présentées en 2006, les femmes entre 15 et 44 ans sont plus susceptibles de subir une mutilation ou de mourir de violence masculine que d'un cancer, d'un accident de voiture ou d'une guerre.

Luz Marina avait 42 ans quand elle a été tuée par son mari. On dit qu'elle l'a supplié plusieurs fois de ne pas le faire. C'était le 6 février 2008. Juan Bautista Silva, 49 ans, n'a eu aucune pitié pour la femme avec qui il avait passé 23 ans et avec qui il avait une fille.

Selon les rapports, elle a reçu un appel téléphonique qui a rendu Silva furieux. Elle a essayé de partir au milieu de la dispute, mais il l'a enfermée, lui a pulvérisé du gaz lacrymogène dans les yeux et l'a poignardée avec un couteau à plusieurs reprises.

Les membres du Réseau des femmes contre la violence (la Red de Mujeres contra la Violencia) affirment que le problème est que les hommes se considèrent comme propriétaires de leurs femmes. «Ce que nous disons, c'est que les femmes ont droit à la vie et il est impensable que nous puissions mourir de la main des hommes censés nous aimer, nous avoir aimées ou à qui nous avons fait confiance», déclare Evelyn Flores de la RMCV. Comme le souligne le rapport de l'ONU, «les racines de la violence contre les femmes se trouvent dans les rapports de force historiquement inégaux entre hommes et femmes, et dans la discrimination persistante contre les femmes».

Susana Zamorán a commencé une nouvelle vie. Quand elle a perdu ses deux mains elle a quitté sa communauté, et aujourd'hui elle vit à Bluefields avec sa mère et ses trois enfants. Ils vivent grâce à ce qu'on leur donne. En dépit de leur vie misérable, ils semblent heureux. Les garçons se courent après dans toute la maison et la fille, la plus jeune de la fratrie, ne cesse de câliner et d'embrasser sa mère.

Susana a dû réapprendre à prendre un bain, s'habiller, aller aux toilettes seule ...

«Qu'as-tu appris à faire de mieux?»

«Je peux allumer le poêle. Je dois mettre cette chose (prothèse) pour allumer les allumettes ».

«Comment est ta vie désormais? »

«Eh bien, sans mes mains, je ne peux pas faire grand chose. C'est comme si ma vie était finie, mais je suis heureuse quand je pense à ce que mes enfants seraient devenus sans moi. Ils souffriraient beaucoup plus, je suis donc vraiment reconnaissante à Dieu.

«Et As-tu un petit ami? »

« (Elle rit honteuse) Nooon! Je ne vivrai plus jamais avec un homme. L'idée ne m'a même pas traversé l'esprit. Et ça me rend triste. Parce que je me demande qui serait suffisamment bon pour aimer une personne sans mains, qui ne peut plus rien faire? »